

Dominique FENOGLI

OUT OF EUROPA

Fiction d'un changement climatique probable



A Madeleine et Louis-Marie,

LE DÉRÈGLEMENT CLIMATIQUE

21 juin 2090, cote tunisienne près d'El Haouaria.

La presqu'île du Cap Bon était, depuis cinq ans, le point d'entrée des immigrés européens. Par temps clair, on apercevait Pantelleria, petite île italienne située à quelques nautiques de Sciacca, ville passée aux mains de la mafia sicilienne qui gérait une équipe de passeurs, peu scrupuleux du sort des migrants.

— Yalla ! Yallaaa ! s'écria l'officier tunisien en dirigeant son bras vers la plage.

La jeep, suivie de deux camions bâchés de couleur sable, redémarra sous l'ordre du militaire dans un nuage de poussières cristallines. C'était la troisième fois, ce mois-ci, qu'un bateau chargé d'Européens s'échouait sur le littoral. L'aube se levait à peine et les rayons du soleil rasant la Méditerranée faisaient apparaître sous le calme roulis, un patchwork d'objets et de vêtements. Sur plusieurs centaines de mètres, des corps flottaient à la surface, hissés nonchalamment sur des patrouilleurs de la marine tunisienne. Près du rivage, un amoncellement de noyés entourait la frêle embarcation renversée qui sursautait sur l'écume des dernières vagues. Le convoi stoppa au bord de l'eau et les troupes débarquèrent pour délimiter le lieu du drame avant l'arrivée des secours.

Ce rituel était devenu une routine pour les forces militaires, et le Croissant-Rouge ne comptait plus ses interventions. Les secours tunisiens avaient installé leur poste de commandement près des grottes de Ghar El Khébir, un des plus importants camps de réfugiés d'Afrique. Ils arrivèrent rapidement sur le point du naufrage.

En allant à la rencontre du médecin-chef pour lui annoncer l'absence de survivants, l'officier fit volte-face vers la mer quand un soldat s'époumona au-dessus d'un rescapé. Sur la coque ramenée à terre, un homme remuait les épaules en reprenant ses esprits. On lui présenta une gourde d'eau qu'il avala d'un trait. Le gradé s'enquit de sa santé et lui demanda ses papiers. Le miraculé fit signe de la main pour désigner la poche de son treillis détrempe. L'officier en sortit un passeport plastifié et l'examina. À la lecture des documents officiels, Bertrand Levallois confirma sa date et son lieu de naissance en clignant des yeux : 16 mars 2040, Orléans, de nationalité française.

Sans autres renseignements, le chef du convoi demanda au médecin d'emmener son nouveau patient, conserva son passeport en précisant qu'il ferait, comme d'habitude, un rapport à son intention. Le toubib balaya lentement la plage d'un regard saccadé puis donna des instructions à ses infirmiers qui emportèrent le rescapé sur une civière.

Bertrand reprit rapidement ses esprits pour répondre aux questions d'une psychologue bénévole. Il se souvenait d'avoir embarqué avec des Français, précisant qu'il y avait aussi des Allemands, des Anglais et beaucoup de Hollandais. Il avait du mal à réaliser qu'il était le seul survivant. Bien sûr, il s'était rendu compte que la chaloupe était surchargée, mais la mer était calme au départ. Et puis, il y avait eu ce coup de vent soudain qui avait renversé leur coquille de noix. Au fil des questions, Bertrand pleurait sous l'œil indifférent de la psy. Il déclarait être marié, avoir deux enfants et vivre difficilement en France. Il répétait vouloir travailler en Afrique, y faire venir sa famille, que sa femme était infirmière libérale, qu'elle pourrait apporter son aide, ici même.

Bertrand parlait sans regarder son interlocutrice. Autour de lui, débordant les voûtes des grottes protectrices, des baraques de chantier crasseuses s'entassaient contre les hautes parois du camp de fortune. Le site cosmopolite ressemblait à une Tour de Babel. Les gens ne parlaient pas la même langue, mais partageaient la même misère. Tous se comprenaient dans cette détresse qui ne pouvait s'exprimer. Au contraire, trop heureux d'être arrivés vivants sur le continent voisin, pris en main et protégés par des associations caritatives, ils étaient conscients d'avoir atteint l'eldorado africain. Des lendemains meilleurs les attendaient. Ils en étaient persuadés parce que cette terre clémente redonnait aux hommes une dignité depuis longtemps évaporée.

La lutte contre l'entrée illégale des étrangers sur le sol africain était montée en puissance avec l'afflux toujours plus nombreux des Européens fuyant leur pays. À partir des années 2050, attirés par l'économie florissante des nations africaines depuis la transformation climatique de la planète, des immigrants tentaient chaque jour de franchir la Méditerranée, par la mer ou par les airs. Seuls ou en famille, les candidats à l'immigration ne reculaient plus devant les risques de reconduite à la frontière ou les accidents tragiques de leur exode.

Comment l'Europe, si puissante et si moderne, avait-elle pu se résigner à ce vaste déplacement des peuples ? Quels facteurs impérieux l'avaient conduite à une diaspora communautaire ? Pourquoi les riches nations de l'hémisphère Nord s'étaient-elles dispersées sans ordre autour de l'équateur, considéré comme la nouvelle Terre promise ?

Il fallait remonter à l'été 2020 pour comprendre les causes de ce nomadisme forcé. Cette année-là, une canicule sans précédent s'abattait sur les territoires septentrionaux de l'Europe, plombant le continent et une partie de l'Amérique du Nord sous une chaleur insupportable. Cet événement climatique atypique entraîna le décès de milliers de personnes. L'agriculture en souffrit. La végétation fut dévastée par de nombreux incendies dans des régions peu coutumières de ces ravages. Mais la principale alerte provint d'une base scientifique implantée dans l'est

du Groenland. Plusieurs équipes de chercheurs avaient constaté une fragilité inhabituelle de la banquise. Le risque d'une accélération de la fonte des glaciers semblait se matérialiser sans qu'il fût possible, à cet instant, de quantifier la masse atteinte. Les premiers messages d'alarme passèrent inaperçus, les nations se souciant peu de ce phénomène naturel, bien éloigné de leurs préoccupations sanitaires. Même des chefs d'État s'en amusaient, espérant l'arrivée, près de leurs côtes, de quelques glaçons géants pour refroidir l'atmosphère de leur pays.

Le 22 septembre 2020, le monde allait enfin prendre la mesure de son inconscience politique face au plus grand bouleversement écologique que la planète n'ait jamais connu. La communauté scientifique lança, cette nuit-là, une alerte qui fit trembler d'effroi l'ensemble des capitales européennes. Un tremblement de terre glaciaire venait de découper la calotte polaire dans un vacarme venu d'outre-tombe. En surface, la séparation se produisit au pic rocheux Cécilia Nunatak pour s'étendre jusqu'au nord d'Ammassalik, en suivant une courbe à l'intérieur de l'inlandsis. La découpe sismique contracta les éléments naturels en profondeur, provoquant des remous maritimes qui ébranlèrent tout le Groenland. Amputé d'une gigantesque partie de son territoire, de nouvelles secousses attaquèrent pendant plusieurs jours, son socle immergé. Inexorablement, les failles s'agrandirent. Les rares populations furent évacuées par précaution, personne

ne songeant alors à une possible aggravation du cataclysme naturel.

Mais un mois après, jour pour jour, un second tremblement de terre provoqua une scission définitive et le Groenland perdit un territoire vaste comme la moitié de la France. La communauté internationale s'affola, consciente désormais de la catastrophe écologique qui se profilait avec ses conséquences incalculables. Mille hypothèses furent évoquées par les plus grandes sommités intellectuelles. Des conférences furent organisées en urgence, des plans d'action établis, des préparatifs militaires enclenchés. Les nations puissantes réalisaient l'impact politique et économique de l'événement effroyable qui fut baptisé White Devil.

Mais ce qui arriva ne fut prévu par aucun scénario. Le bloc de glace se mit à dériver dans le Détroit du Danemark, en direction de l'Islande. Cette masse informe glissait sans désemparer dans des eaux de plus en plus tièdes. La canicule européenne qui sévissait jusqu'au nord de l'Écosse, où les températures frôlaient la barre des trente degrés, avait réchauffé la mer des Hébrides et l'océan Atlantique. Ces courants chauds atteignirent rapidement White Devil qui réagit sous l'effet du choc thermique inévitable. Le bloc monumental commença à s'effriter à sa ligne de flottaison, rongé jour après jour sur son embase mobile. Au fur et à mesure du rognage inéluctable, des pans de glace de plusieurs dizaines de mètres s'écroulaient avec fracas, faisant éclater sous

l'impact, la partie immergée qui, devenue à son tour fragile, ne résistait plus aux courants adoucis qui l'entouraient. Le cycle corrosif recommençait plus bas, plus profond, de plus en plus vite et chaque fois, de nouveaux pans de glace, par sympathie, venaient percuter l'immense quille naturelle de White Devil qui accélérât sa déconfiture. Un bouillon de glaces, de roches, de banquises explosait, disloquant la dangereuse masse totalement incontrôlable. Des centaines d'icebergs, véritables cathédrales givrées, s'entrechoquaient avec violence, s'éparpillant en blocs destructeurs, participant à chaque impact à leur propre destruction. Dans cette explosion maritime, des vagues énormes se formèrent anarchiquement, incessamment alimentées par des glaciers tout entiers aspirés par les fonds, et qui remontaient des abysses avec une puissance exterminatrice. Lorsque White Devil atteignit l'apogée de sa désintégration, une spirale d'eau jaillit de ses entrailles, formant plusieurs tsunamis qui finirent par s'agglomérer dans une masse d'eau dépassant l'imagination la plus folle.

White Devil fonçait implacablement sur l'Islande et Reykjavik devint l'aéroport le plus actif du monde. Des centaines de gros porteurs de tous pays furent mobilisés pour évacuer les habitants, mais une grande partie de la population préféra converger vers le centre de l'île pour se réfugier dans les hautes terres d'Islande. Ils fondaient leurs espoirs sur la résistance des fjords de l'ouest et des nombreux volcans qui leur offriraient assurément une protection temporaire.

La déferlante s'étendait sur près de trente kilomètres et le sommet des flots atteignait parfois une hauteur de quatre-vingts mètres dans son ondulation étendue. Avec le précédent chaos sous-marin qui avait déclenché une explosion abyssale aussi puissante qu'un champignon atomique, la vague meurtrière avançait à une vitesse fulgurante dans un vacarme formidable. Se rapprochant sourdement de l'Islande, sans dévier sa trajectoire, rien ne pouvait plus arrêter l'irréversible tragédie qui allait se produire. Le dernier avion qui décolla de Reykjavik fut le témoin de la colère de White Devil. À travers les hublots, sous les commentaires tremblotants du commandant de bord, les Islandais observèrent, incrédules, une montagne d'écume rageuse s'abattre sans fléchir sur la terre qui les vit naître. Le relief naturel ralentit quelque peu le tsunami géant qui se sépara en trois blocs aux antipodes de l'île. Une partie de White Devil poursuivit sa route en direction de l'Écosse et de la Norvège tandis que le dernier tiers déroula son rouleau compresseur vers la côte Est du Canada et des États-Unis.

L'Islande fut rayée du planisphère en l'espace de trois heures. Des centaines de milliers de personnes perdirent la vie. Il y eut quelques survivants. Les plus chanceux ou les plus aguerris avaient trouvé des abris sûrs pour se protéger du passage de White Devil. La vague démesurée avait transpercé en profondeur les terres islandaises pour rejoindre l'océan Atlantique sur la côte opposée.

En Europe, l'alarme générale fut donnée. Tous les pays mobilisèrent leurs forces armées. Les états-majors firent des projections et mille autres calculs sur les désastres qui, immanquablement, allaient se produire à leur porte. L'état d'urgence fut proclamé pour contenir les populations civiles affolées. Des mouvements de masse humaine commencèrent à perturber les voies de communication, tous cherchant à fuir vers le Sud sans savoir où réellement se réfugier. La panique se répandit dans l'ensemble des pays européens telle une maladie contagieuse. Les chefs d'État perdaient les uns après les autres leur autorité politique, essayant de prendre de bonnes décisions au fil des informations perpétuellement contredites par l'avancée de White Devil. Au chaos écologique qui s'annonçait, s'ajoutait la folie des peuples qui ne réfléchissaient plus. Une terreur cathartique les en empêchait.

Du côté de l'Amérique du Nord, l'agitation fut davantage contenue. Les messages rassurants du Président des États-Unis et ceux des pays voisins confortèrent les populations qui, sans précipitation, se préparèrent à l'attaque maritime. L'île de Terre-Neuve et Saint-Pierre-et-Miquelon subirent cependant les foudres de White Devil qui perdait en puissance et en vitesse de déplacement. Le plus gros de la déferlante allait mourir au cœur de l'océan Atlantique, épargnant ainsi le Québec et la côte Est américaine. Mais si les grandes villes côtières des États-Unis avaient échappé à l'apocalypse du Groenland, le peuple américain ignorait qu'un drame plus cruel

allait se jouer pour les prochaines décennies, portant un coup fatal à leur immense territoire et à leur supériorité mondiale. Dans sa course dévastatrice, White Devil, labourant les fonds de l'océan, modifiait en profondeur les courants maritimes. La déferlante avait continué sa route loin de l'Amérique, mais, en ralentissant, il advint que les masses d'eau chargées d'icebergs en décomposition contrarièrent le Gulf Stream, modifiant sensiblement sa trajectoire. Ce contre-courant réfrigéré bloqua le courant chaud qui opéra une courbe de cent quatre-vingts degrés pour redescendre à hauteur des pays situés dans l'hémisphère Sud. Le mouvement des flots dériva progressivement et, dix ans après la rupture de la croûte polaire, les États-Unis allaient entrer dans une ère climatique de plus en plus hostile, entraînant des répercussions économiques et politiques de grande ampleur.

Les destructions de White Devil se poursuivirent en Europe. L'affolement redoublait au sein des populations européennes qui assistaient, impuissantes, à l'engloutissement des îles Féroé, des îles Shetland, celles d'Orcades et des Hébrides. Le tsunami n'avait pas ralenti comme dans l'océan Atlantique. Au contraire, il semblait aspiré par la grande bouche de la mer du Nord et de la mer d'Irlande. Le couloir anglais s'offrait à White Devil comme un formidable tremplin pour sauter dans la mer Celte avant de rejoindre la Manche. Cette hypothèse était maintenant devenue la plus probable pour tous les scientifiques. Elle traumatisa les

habitants des villes et villages d'Europe du Nord. Les plus fortunés s'envolaient à destination de leurs territoires d'outre-mer. Certains s'enfuyaient vers l'Amérique et les visas se vendaient à prix d'or depuis la certitude que le tsunami épargnerait cette région du globe. Nuit et jour, des norias d'avions envahissaient les aéroports européens. On découvrit ainsi combien l'Europe abritait de riches et de lâches.

Face à cette agitation mondiale, l'Afrique réagit. Bien qu'en apparence protégés par les territoires occidentaux, les peuples africains se sentirent concernés par cette nouvelle tragédie écologique dont ils risquaient d'être encore les victimes. Une union sacrée cristallisa tout le continent et un appel à la solidarité permit de rassembler suffisamment d'argent pour élever à la hâte une digue sur le littoral atlantique. Ce fut un travail pharaonique, entrepris en quelques jours et qui allait protéger les habitants de la côte. De Tanger à Dakar, des armées de travailleurs construisirent un barrage de fortune de sept mètres de hauteur. Tout était bon pour édifier ce rempart contre White Devil : planches, sacs de sable, plaques de béton, poutres en fer soudées les unes aux autres... L'ensemble fut consolidé de remblais de même niveau sur quarante mètres. Pour fortifier la construction interne, les Africains décidèrent intelligemment d'ensabler leurs moyens de transport. Voitures, bus, camions, fourgons, attelages divers, même des trains furent ensevelis. Toutes les nationalités s'amalamaient dans le sable de leur continent et le fruit de ce travail ordonné fut salvateur.

La vague passa, vint s'user contre ce qu'on appelait « la digue des Tribus » et alla mourir dans le tropique du Capricorne. Les travailleurs africains célébrèrent ce jour comme une victoire sur la technologie occidentale qui avait été incapable, elle, de briser la déferlante. À coups de sacs de sable, de morceaux de ferraille, de chiffons goudronnés, de prières au Tout-Puissant et à Allah que même les sorciers invoquaient, l'Afrique tout entière venait de réussir cet incroyable exploit de conserver intact son territoire. Grâce à un mouvement d'unité africaine inédit, les anciens peuples colonisés pouvaient maintenant s'enorgueillir de leur identité. Cette performance, quasi miraculeuse, allait marquer pour les décennies suivantes l'esprit des Occidentaux, atterrés par la malédiction écologique qui les retranchait du monde.

La violence de la vague sur la Grande-Bretagne transforma la géographie de cette région européenne. Pris en étau par White Devil, l'Écosse fut coupée en deux. L'eau s'étendit de l'île d'Arran à Grangemouth noyant Glasgow et toutes les villes situées dans son alignement. Un immense lac s'était créé sur plusieurs dizaines de kilomètres carrés. La moitié d'Édimbourg demeurait à jamais immergée, chassant les survivants écossais vers l'Angleterre.

L'Irlande du Nord fut rabotée d'un quart de son territoire et sa population repoussée dans les terres plus au sud. La tragédie humanitaire réconciliait naturellement les ennemis d'hier. La partie nord

fusionna de fait avec l'Eire sans aucune contestation. Le gouvernement anglais laissa faire. L'heure était au sauve-qui-peut et l'Angleterre se préparait aussi à subir le déferlement des flots qui venait d'anéantir une partie de son royaume, maintenant désuni. Le tsunami avait beaucoup perdu de sa vivacité mais son amplitude restait inquiétante et, vue du ciel, une vague de vingt mètres environ charriait dans son courant destructeur des milliers d'objets et d'êtres morts. Cependant, ralenti par les précédents obstacles naturels, White Devil semblait moins terrifiant. Le choc de ses rouleaux causa pourtant de nombreuses pertes humaines et des dégâts matériels considérables. Les eaux furieuses pénétrèrent par effraction dans l'île de Man, la baie de Cardigan et le canal de Bristol.

Du côté des pays scandinaves, le front de mer norvégien fut en première ligne. Il vit fondre sur son littoral le tsunami qui, dans toute son intensité, venait de broyer les plates-formes pétrolières et les parcs maritimes d'éoliennes. Les villes de Stavanger, Bergen, Kristiansund et Trondheim furent submergées par une épaisse marée noire sans faire de victimes parmi la population avertie. Le 22 septembre, jour de l'annonce de la cassure polaire, ce peuple comprit que son pays ne serait pas épargné par l'écume diabolique. Une transhumance humaine avait envahi le centre de la Norvège jusqu'à la frontière suédoise, hébétée par l'engloutissement presque total de l'Islande. White Devil poursuivit sa destruction dans la vaste mer du Nord, en direction de l'Europe blessée.